



ALAIN GUIRAUDIE.

PAS DE REPOS POUR LES BRAVES

RENCONTRE AVEC ALAIN GUIRAUDIE

🕒 Le talentueux réalisateur de *Ce vieux rêve qui bouge* (2001) vient de réaliser un premier long métrage très attendu, partant favori dans la course à la Caméra d'or qui récompense un premier film cannois toutes sections confondues. Quelques questions à Alain Guiraudie, avant de le retrouver à la fin de l'année pour la sortie de son film.

Pas de repos pour les braves s'intitulait à l'origine *Rabalair*. Que signifiait ce titre et pourquoi en avez-vous changé ?

Le titre a changé parce qu'il n'évoquait pas grand-chose aux gens. *Pas de repos pour les braves* est un titre qui me plaît beaucoup, même si on peut le voir comme une concession au marché.

"Rabalair" est un terme occitan qui désigne une personne qui n'est jamais chez elle, toujours au café, chez les voisins. Un glandu, en somme... Le film raconte l'histoire de trois de ces glandus : Basile, qui à vingt-cinq ans en finit avec l'adolescence dans une violente crise existentielle et tue tout son village, Igor, qui est vraiment un glandu de chez glandu, et Johnny Got, un genre de journaliste-détective privé qui part à la recherche de Basile.

Ces personnages semblent évoquer davantage *Du soleil pour les gueux* (2000) que *Ce vieux rêve qui bouge*...

En fait, ça part comme *Ce vieux rêve qui bouge*, et la suite est un peu de l'ordre de *Du soleil pour les gueux*. Même si le film tient du bon vieux polar, du cinéma de genre, il reste quand même très ancré

dans une réalité actuelle. La connotation politique de *Ce vieux rêve qui bouge* était très nette dans les dialogues. Ici, elle est ailleurs, sous-jacente : comment, en partant d'une situation très locale, sur un rayon de cinq kilomètres à peine, peut-on évoquer les grandes questions existentielles et mondiales ? Je préfère faire les choses où j'ai envie de les faire, je tourne donc chez moi. Mais j'ai mis un point d'honneur à recomposer le Sud-Ouest à l'échelle du monde. Les villes s'y appellent Glasgow, Bogotà ou Buenos Aires.

Plusieurs courts métrages, deux moyens métrages, et maintenant un long... Votre façon de travailler change-t-elle selon les formats ?

La différence, techniquement et économiquement, est énorme, même par rapport au moyen métrage. Avant j'avais la notion du prix d'une journée de tournage. Sur ce film-ci, j'ai surveillé tout ça de loin, avec la sensation d'avoir moins tenu le projet de A à Z et beaucoup plus collaboré avec les gens. Et heureusement, parce que tourner sur

deux ou huit semaines, ce n'est pas du tout la même chose que sur cinq jours.

Je crois que je préférerais avant, c'était plus une aventure de faire un film, même si on ne payait personne, si c'était la galère. Mais, en termes de travail, de progression, j'ai quand même l'impression d'avoir beaucoup évolué avec *Pas de repos pour les braves*.

Ce vieux rêve qui bouge était également présenté à la Quinzaine des réalisateurs en 2002. Cette année, qu'espérez-vous de Cannes ?

Pas grand-chose, j'ai surtout hâte de montrer le film, parce qu'un long métrage ça prend beaucoup de temps, et il est donc difficile d'avoir du recul sur ce qu'on fait. J'ai envie de le montrer à d'autres gens que mes collaborateurs. Et puis, être présent à Cannes reste très important pour un réalisateur, comme pour la production et la distribution. Je ne fais pas des films pour les laisser dans un tiroir.